

COLLÈGE DE FRANCE

**CHAIRE D'HISTOIRE
ET CIVILISATION DU MONDE ACHÉMÉNIDE
ET DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE**

LEÇON INAUGURALE

faite le Vendredi 10 mars 2000

PAR

M. PIERRE BRIANT

Professeur

Monsieur l'Administrateur,

Mes chers collègues,

Mesdames, Messieurs,

Les avis dispensés par certains, les conseils prodigués par d'autres, la lecture des textes de mes aînés et de mes devanciers, mes propres doutes enfin et surtout, m'ont très vite convaincu que, moment flatteur d'une trajectoire personnelle, la « Leçon inaugurale » représentait une épreuve si redoutable qu'il convenait de l'aborder avec simplicité. N'ayant fréquenté ni les écoles ni les cénacles où l'on apprend à parler légèrement de choses sérieuses, et inversement, je me suis résolu à un parti qui toutefois ne manque pas d'attraits : parler sérieusement de choses sérieuses, et introduire mon propos comme l'on ouvre un cours ou commence un ouvrage, c'est-à-dire expliquer aux auditeurs ou aux lecteurs les contours de l'objet dont on s'apprête à les entretenir, mais aussi en justifier le choix et en éclairer les perspectives, car l'accession à une chaire du Collège de France ne reconnaît ni ne confère à l'heureux élu aucune espèce d'infailibilité, quelle qu'elle soit : bien au contraire, elle appelle de sa part une rigueur et une exigence encore accrues.

La chaire que j'ai l'honneur d'inaugurer aujourd'hui s'organise autour de deux domaines étroitement liés l'un à l'autre, le monde perse achéménide et l'empire d'Alexandre. Homologues, ou presque, d'un point de vue géopolitique – l'un et l'autre se sont étendus de l'Indus aux Balkans et de l'Asie Centrale à Assouan –, les deux empires ont eu des destins historiographiques pour le moins contrastés. Ramassée dans le temps, l'histoire d'Alexandre a exercé depuis l'Antiquité une fascination profonde et elle a nourri un courant bouillonnant de livres et d'études. Bien que beaucoup plus solidement ancrée dans la durée, l'histoire de l'empire perse achéménide n'a pas suscité le même intérêt passionné – et l'on verra bientôt combien la litote est violente ! Il m'a donc paru indispensable, ici et maintenant, d'analyser les relations à la fois intimes et conflictuelles que l'historiographie achéménide a entretenues *et* avec les recherches consacrées au Proche-Orient ancien en général *et* avec l'historiographie du monde grec et de la conquête d'Alexandre.

On comprendra mieux ainsi pourquoi je tiens à affirmer d'entrée que la fierté personnelle que je ressens s'accompagne, plus intense encore, d'une satisfaction scientifique que je veux exprimer au nom des 'achéménédisants', et que je tiens à partager avec elles et avec eux, tant la distinction qui est mienne aujourd'hui est aussi le fruit de *nos* échanges et de *nos* réflexions menés en toute liberté et en toute confiance. Sous cette appellation barbare d'« achéménédisants » – « barbare » s'impose, s'agissant de choses perses ! – je désigne un groupe de chercheurs qui, dispersés entre de nombreux pays, représentent une communauté scientifique réduite en nombre mais très active de par le monde, quand bien même elle ne relève pas d'une discipline universitaire autonome (il s'en faut même de beaucoup), et qu'elle ne constitue pas une équipe de recherches individualisée (il n'en existe nulle part à l'heure actuelle). Cette Chaire est en effet la première du genre à être créée dans quelque province que ce soit du monde académique. Votre décision, mes chers Collègues, vaut ainsi reconnaissance pour un champ de recherches qui fut longtemps tenu aux lisières des mondes connus et reconnus, marqué du sceau d'un exotique certes fascinant mais également considéré comme rebelle à l'analyse. Elle vient, en quelque sorte, réduire définitivement à néant le singulier paradoxe historiographique, au terme duquel le premier empire-monde de l'Antiquité, l'empire achéménide, fut longtemps relégué à un rôle de faire-valoir, dans l'ombre étouffante de l'« Orient millénaire » et de la « Grèce éternelle », jusqu'au moment où la fulgurante aventure d'un jeune prince macédonien vint le frapper d'une lumière si crue qu'elle contribua plus encore à l'aveuglement durable de nombre d'observateurs parmi les plus distingués.

Non que l'histoire des anciens Perses ait été ignorée. Et comment l'eût-elle été, elle qui est constamment présente, à l'arrière-plan ou en contrepoint, chez les grands auteurs de la Grèce classique, et ses peintres, depuis le moment où, en 546, les armées de Cyrus et de ses généraux s'emparent de Sardes et intègrent l'Asie Mineure occidentale dans l'empire en formation ? Et c'est évidemment grâce à la redécouverte des textes anciens que les hommes de la Renaissance réinventèrent également les Perses de l'Antiquité. En témoigne éloquemment la parution à Paris, en 1590, d'un ouvrage intitulé *De regio Persarum principatu libri tres*, sous la plume du Président Barnabé Brisson, éminent juriste très apprécié du roi Henri III. Les trois livres en question sont consacrés exclusivement à ce que nous pourrions appeler droit public et droit privé : le roi et la vie du palais, les cultes et la religion, les institutions militaires. L'ouvrage fut considéré jusqu'au début du XIX^e siècle comme l'autorité de référence sur l'institution monarchique perse : lorsque, par exemple, en 1823, Letronne établit une comparaison entre une institution ptolémaïque et ce qu'il considère comme un précédent achéménide, c'est à Brisson que la note infrapaginale renvoie son lecteur. Ce succès témoigne, à la fois, de l'influence durable de la tradition antiquaire, et de la place hégémonique que les sources classiques ont tenue dès les premiers pas des recherches consacrées à la Perse ancienne. Mais il convient de préciser que les Perses bénéficiaient également de l'autre tradition qui donnait alors un accès écrit aux civilisations du Proche-Orient, à savoir certains livres de la tradition biblique, cités eux aussi par Brisson, plus particulièrement *Esdras*, *Néhémie*, et *Esther*. Grâce à cette heureuse conjonction, l'histoire des anciens Perses, au cours des XVI^e-XVIII^e siècles, avait pris une avance et un ascendant certains sur l'histoire alors pratiquement impénétrable des Assyriens et des Babyloniens.

Une autre source vint apporter des éléments d'information entièrement neufs, ce sont les récits et rapports publiés par les voyageurs européens qui, entre le XVI^e et le XIX^e siècles, se rendirent en grand nombre en Perse. Eux-mêmes dessinateurs ou accompagnés d'artistes, ils sont les premiers à rapporter descriptions et dessins, parfois fantaisistes, y compris des reproductions de curieuses inscriptions, qu'ils avaient relevées à Pasargades et à Persépolis en une écriture que l'on baptisa alors 'persépolitaine'. Thomas Hyde, qui publie en 1700 à Oxford un essai sur la religion des anciens Perses, fut le premier à proposer le terme 'cunéiforme'. Parmi les savants, aux efforts conjugués desquels on peut aujourd'hui attribuer le déchiffrement, on doit distinguer le Major Rawlinson qui, entre 1835 et 1846, s'attaqua aux inscriptions gravées en trois langues sur le rocher de Behistoun, en vieux-perse, en élamite (on disait alors 'scythique') et en babylonien, et qui publia en 1846 une traduction du texte vieux-perse. Du point de vue de l'histoire achéménide, il s'agit d'une date fondatrice, puisque, pour la première fois, un grand roi parlait en son nom propre et avec ses mots : en l'occurrence Darius I^{er}, par l'écrit et par l'image (un relief monumental accompagne les inscriptions), y narrait à sa manière les combats qu'il eut à mener au début de son règne, en 522. L'on pouvait enfin croiser les sources et soumettre les textes classiques à l'épreuve de la comparaison synoptique. L'une des conséquences de sa découverte n'échappa pas à Rawlinson : c'est tout simplement que le récit donné par Hérodote de l'avènement de Darius devait être reçu avec la plus extrême cautèle, moins d'ailleurs pour ce qu'il disait que pour ce qu'il taisait. Une autre, plus inattendue, fut que la parole de Darius servit surtout à développer l'étude de l'Assyrie et de la Babylonie, où l'on découvrait les textes cunéiformes par milliers. En un ironique retournement, le déchiffrement de la plus longue et de la plus explicite des inscriptions achéménides fit perdre à la Perse ancienne l'avance historiographique qu'elle avait accumulée durant les siècles précédents. Une forme d'illustration paradigmatique, si l'on veut, de la déclaration de Victor Hugo dans *Les Orientales* : « Au siècle de Louis XIV, on était helléniste, maintenant on est orientaliste » !

S'ouvrit bientôt l'ère des archéologues. En 1852, William Loftus et ses collaborateurs mirent au jour à Suse une grande salle hypostyle, ainsi qu'une inscription au nom d'Artaxerxès II, qui donnait à la fois le nom de la salle, *apadana*, traduit 'salle d'audiences', et le nom du roi qui en avait autrefois décidé la construction, Darius le Grand. Puis ce furent, dans les années 1885-1887, les fouilles fameuses de Dieulafoy, qui ouvrirent la longue série des fouilles françaises. Les découvertes documentaires datées de la période achéménide n'étaient pas limitées à la Perse, à la Médie et à la Susiane. La liste exhaustive en serait fort longue. Citons simplement, parmi les plus emblématiques, en Phénicie, le sarcophage inscrit d'Ešmunazzar de Sidon, en Asie Mineure, l'inscription grecque connue sous le nom de *Lettre de Darius à Gadatas*, en Égypte, les stèles quadrilingues du canal réouvert par Darius entre le Nil et la mer Rouge, ou encore, en Babylonie, le *Cylindre de Cyrus*, la *Chronique de Nabonide*, les archives de la maison d'affaires des Murāšu, et tant d'autres...

Des études donnent également des interprétations décisives de documents connus et proposent parfois des vues très neuves sur les effets de la conquête et de la domination perses. Je présenterai simplement deux exemples pris l'un et l'autre dans le domaine égyptien. Dans un mémoire publié en 1847, Jean-Antoine Letronne, alors professeur au Collège de France, développe l'argumentation qu'il avait soutenue dès 1821 contre l'opinion commune, selon laquelle « l'invasion des Perses et leur domination, pendant près de deux siècles, avaient porté un coup mortel aux institutions civiles et religieuses de l'Égypte, et par conséquent aux arts qui en étaient l'expression ». Selon lui, au contraire, « les Perses durent transmettre l'Égypte aux Grecs, à peu près telle qu'ils l'avaient reçue des pharaons ». En somme, il affirmait en toute sérénité que la conquête de Cambyse ne marquait pas la fin de l'histoire. Comme Rawlinson, Letronne croisait les sources, faisant entrer pour la première fois dans la discussion les inscriptions hiéroglyphiques incisées sur la statue du notable égyptien Udjahorresnet, qui présentent de l'attitude et de la politique de Cambyse en Égypte une vision toute différente du portrait détestable transmis par la tradition classique. Contrairement à Rawlinson, Letronne n'allait pas jusqu'à mettre en doute la crédibilité du récit d'Hérodote. Sa démonstration n'en portait pas moins un coup sévère à l'interprétation historique qu'on avait cru pouvoir en inférer sans autre forme de procès.

En 1878 et 1879, sous le patronage d'Ernest Renan, Charles Clermont-Ganneau fit paraître une étude très novatrice sur un petit groupe de papyri araméens trouvés en Égypte. Contre l'opinion reçue qui entendait les dater de l'époque hellénistique, l'éminent sémitisant entreprit de démontrer, de manière décisive, qu'ils ne pouvaient avoir été rédigés qu'à l'époque de la domination achéménide. De l'analyse de l'ensemble des textes araméens d'Égypte alors connus, papyri et stèles, il tira une règle générale, qui, presque inchangée, est nôtre aujourd'hui : « Chaque fois que nous serons mis en face d'un monument d'un certain âge, présentant un aramaisme bien caractérisé, il conviendra tout d'abord de nous demander si ce monument ne touche pas par quelque côté à *la chose perse*. Et cela, non pas seulement en Égypte – poursuivait-il – mais sur un point quelconque du vaste empire que la puissance achéménide a couvert de son réseau administratif. La grande fortune de l'aramaisme date de l'avènement des Achéménides. Perse et araméen sont deux mots qui marchent de conserve ». L'auteur mettait ainsi en évidence, d'une part, la spécificité de la période achéménide à l'intérieur du champ pluri-millénaire de l'histoire politique et culturelle égyptienne, d'autre part, une caractéristique linguistique et administrative de l'empire dont l'Égypte constituait une satrapie depuis la conquête de Cambyse. Un correctif devait être apporté sur l'usage administratif de l'araméen dès l'époque néo-assyrienne. À partir de gloses lues sur des tablettes cunéiformes publiées quelque temps auparavant par Rawlinson, Theodor Nöldeke en fit la démonstration, dans une étude publiée indépendamment en 1879, qui venait préciser le travail de Clermont-Ganneau sans en atténuer la portée.

Vers le début du XX^e siècle, même exprimée sous forme de bilan partiel, la moisson est déjà remarquable, et les décennies qui suivent sont également riches de publications documentaires et d'analyses érudites. En regard, les résultats sont décevants en termes de synthèse historique impériale. Un simple constat : il faudra attendre 1948 pour voir paraître la première synthèse embrassant l'histoire impériale achéménide sous toutes ses facettes, soit un siècle après le déchiffrement de l'inscription de Behistoun et la redécouverte d'un 'Darius perse'. Il vaut la peine de s'interroger sur les raisons d'un si singulier retard, ou, si l'on préfère, d'une aussi lente maturation.

On peut souligner que les sources écrites proprement perses restaient d'une modestie confondante. En dehors de l'inscription de Behistoun, les Grands Rois n'ont laissé, à proprement parler, aucun registre narratif de leur propre histoire, et l'art monumental achéménide est lui-même dépourvu de toute scène de guerre et de chasse. En ces temps où l'histoire politique et militaire dominait l'histoire de l'Antiquité gréco-romaine, et où l'on commençait à prendre connaissance des Annales et des stèles imagées assyriennes, pleines des glorieuses campagnes militaires et des prolifiques expéditions cynégétiques des rois néo-assyriens, l'absence de sources narratives perses était un lourd handicap. Une telle situation ne pouvait que perpétuer le statut privilégié des sources classiques et des récits bibliques, et, par voie de conséquence, renforcer le poids d'interprétations élaborées par des observateurs postés à Athènes et à Jérusalem, et tentés d'accorder une importance démesurée (du moins à l'échelle de l'empire) aux hostilités athéno-perses en Mer Égée ou au retour de la communauté judéenne de son exil babylonien.

La situation était encore aggravée par le naufrage presque total du passé achéménide dans la littérature persane médiévale et moderne, sauf sous forme de mythes et de légendes hors du temps de l'histoire, transmises au cours des siècles par les ménestrels itinérants des cours et des villages d'Iran, puis recueillies, du bout de leur calame, par Firdowsī et tant d'autres poètes et chroniqueurs persans. Y figure en bonne place la version iranisée de la légende d'Alexandre, qui fait du Macédonien le demi-frère de Darius/Dārā. Élaborée à l'époque sassanide et toujours vivante dans la mémoire des « Guèbres ignicoles » rencontrés par Chardin vers 1670, une autre tradition du Fārs dénonçait en Alexandre le destructeur méprisable de la 'bonne religion'. Envisagé sous cet angle particulier, l'effacement historiographique relatif de l'histoire achéménide relève *aussi* de la place centrale que tenaient la tradition orale et la mémoire épique dans les sociétés iraniennes.

Mais, à l'évidence, l'essentiel est ailleurs.

Il convient à coup sûr de tenir compte de la difficulté intrinsèque liée au multilinguisme de la documentation datée de la période achéménide : on parle et on écrit une quinzaine de langues dans l'empire des Grands Rois, – six écritures dans la seule Égypte de ce temps ! Cette diversité a accentué encore la tendance structurelle au fractionnement extrême et à la délimitation rigide des champs de recherches, dont chacun s'établit et se développa moins en fonction d'un objet historique qu'au regard d'une spécificité linguistique. Condition nécessaire de toute synthèse impériale, les analyses locales peuvent constituer aussi le plus grand obstacle à son développement, si les chercheurs ne manient pas alternativement le grand angle et le plan rapproché. Le risque existe alors en effet que l'histoire impériale ne soit que la juxtaposition d'histoires locales, isolées les unes des autres, et qu'en conséquence l'empire lui-même soit réduit à l'état de traces indéchiffrables, ou presque.

Obstacles et freins étaient également en action au sein de chacun des champs ainsi découpés dans le domaine du Grand Roi. En Babylonie, où se multiplient les trouvailles de tablettes, l'on est dans une phase d'édition des textes, nécessairement longue et exigeante, plus encore avec leur dispersion entre de nombreux musées. Un seul exemple parmi tant

d'autres : découvertes à Nippur en 1893, les archives des Murāšu ne donnent lieu à première synthèse historique et juridique qu'en 1951, et la publication définitive du lot du Musée d'Istanbul date simplement de 1997. Qui plus est, les assyriologues d'alors s'intéressent prioritairement aux hautes époques. D'un point de vue babylonien, qui sera celui des éditeurs de grandes collections historiques presque tout au long du XX^e siècle, la chute de Babylone devant Cyrus, en 539, représente la fin de l'histoire mésopotamienne. Au-delà s'ouvre une nouvelle ère, qui n'était plus réputée ressortir vraiment à la discipline assyriologique, mais qui n'était réputée relever d'aucune autre qui fût clairement identifiée. Malgré l'impulsion droite donnée par Letronne, il en fut longtemps de même de l'Égypte dite de « basse époque ». À supposer qu'ils en aient formé l'idée, les spécialistes des différentes provinces de l'orientalisme scientifique ne pouvaient donc que se détourner d'une synthèse achéménide. Publiés en Allemagne entre 1867 et 1906-10, plusieurs ouvrages abordent l'histoire achéménide dans le cadre de l'histoire des Perses jusqu'à la conquête arabe, mais l'exposé adopte un point de vue étroitement événementiel et dynastique qui, en particulier à partir du règne de Xerxès, se réduit pour l'essentiel à l'utilisation sans recul des sources classiques et à un jugement personnel sur chacun des souverains, en fonction d'un schéma explicatif dont on retrouve aisément le modèle.

Il suffit, à cette fin, de se replonger dans le livre d'histoire perse publié en 1867 par George Rawlinson, frère du déchiffreur de Behistoun, professeur d'histoire de l'Antiquité à Oxford et spécialiste reconnu d'Hérodote. L'ouvrage eut une fortune considérable, et l'on en retrouve la trame, presque inchangée, jusque dans les années quatre-vingts du XX^e siècle, sous la plume d'historiens réputés, venus d'horizons divers. « L'histoire d'une monarchie orientale doit toujours être composée principalement d'une série de biographies [royales] », proclame Rawlinson. C'est pourquoi son récit est organisé autour d'une image récurrente du roi perse, qu'il contribue lui-même à véhiculer et à enraciner. Excepté Cyrus et Darius, les souverains sont qualifiés, au mieux ou au pire, je ne saurais en décider, de « faible et méprisable », ou de « faible et méchant ». Seul Cyrus le Jeune est reconnu doué d'une certaine intelligence, mais vient aussitôt la précision qui tue : *Only for an Asiatic*, – formule que Rawlinson prend soin de mettre en italiques, afin que son lecteur ne s'égare point. Saisi par l'auteur après Salamine et Platées, Xerxès est explicitement désigné comme un 'despote oriental', qui, entièrement abandonné à ses passions sensuelles et se désintéressant totalement de la marche des affaires, vit enfermé au fond de son sérail, tout bruisant d'intrigues et de complots noués et perpétrés par des princesses perverses et des eunuques fourbes.

Résultant d'une lecture surdéterminée des auteurs grecs, d'Hérodote à Plutarque, en passant par Ctésias, vrai créateur du « roman de sérail », la peinture du despote et du palais perses acquiert surtout son autorité de la correspondance à la fois muette et intime qu'elle entretient avec une tradition analysée naguère par Edward Saïd sous le terme *Orientalism* – un 'orientalisme' idéologique qui s'intègre lui-même si bien à la théorie du 'despotisme asiatique'. Mise par Nicolas Gresme et Jean Bodin sous l'autorité d'Aristote, utilisée en des libelles censés exprimer *les soupirs de la France esclave* – 'esclave' de l'absolutisme de Louis XIV (lui-même qualifié de « petit Turc français ») – nourrie de la lecture des *Voyages en Perse...* de Chardin, la théorie fut développée par Montesquieu, et illustrée ingénument par Usbek et ses compagnons venus d'une Perse imaginaire, au sérail peuplé de femmes et d'eunuques, à la fois sujets et objets d'un pouvoir monstrueux. Dénoncée par Voltaire sous l'appellation de « fantôme hideux », elle renforçait encore les préjugés portés contre un Orient entièrement reconstitué, où le despotisme était censé interdire l'usage de la propriété privée. Malgré la contre-attaque développée en 1778 par Anquetil-Duperron, le re-découvreur du *Zend-Avesta*, pourfendeur indigné de Montesquieu et de la Compagnie des Indes, la discussion se poursuivit interminablement. Conçue par Friedrich Engels et par Karl Marx

dans les années qui suivent de très près le déchiffrement de l'inscription de Behistoun, mais qui surtout coïncident avec les débats tenus à la Chambre des Communes sur les pratiques et privilèges de la Compagnie des Indes Orientales, la théorie de la 'stagnation asiatique' et du mode de production identiquement désigné, théorie qui englobait explicitement la Perse de leur temps, est un avatar de cette vision européocentrique, – quand bien même elle ne lui est pas réductible. En 1885, dans sa leçon inaugurale de la chaire « Langues et littératures de la Perse », Darmesteter pouvait, en accord avec son temps, dégager le sens de l'histoire perse depuis les Achéménides, à l'aide d'une formule sans appel : « Le despotisme est de tradition en Perse ». C'est peu de dire que l'historiographie achéménide fut profondément marquée par ce que Volney, en 1791, dénommait « la consommation lente du despotisme ».

Leurs pieds pourtant solidement accrochés aux tells et aux tépés, les archéologues n'étaient pas à l'abri de préjugés tenaces qui, de temps à autre, contribuèrent à troubler leur vision. Témoin Jacques de Morgan qui, alors Directeur de la Mission Scientifique en Perse, publie en 1905 une tombe achéménide découverte à Suse et les splendides bijoux qu'elle contenait. « [Il] espère – écrit-il – qu'on ne [lui] tiendra pas rigueur de l'avoir exposée... dans les moindres détails ». Singulier repentir, venant d'un archéologue qui, dans le même temps, ne manque pas de souligner, à juste titre, l'intérêt exceptionnel de la tombe qu'il a lui-même mise au jour quatre ans plus tôt ! C'est que de Morgan exprime sur l'art achéménide un avis en des termes qui ne laissent pas de surprendre : « L'art achéménide, si toutefois on peut qualifier d'art le mélange incohérent qui se trouvait en faveur à la cour des successeurs de Cyrus, n'était qu'un composite d'assyrien, d'égyptien, de phénicien, de grec, de lycien, de cappadocien, de phrygien, de tout enfin ce que les armées du Roi des rois avaient vu dans leurs expéditions militaires. Ces divers éléments furent, le plus souvent, associés avec le plus mauvais goût... En bijouterie... ils restèrent très inférieurs à leurs maîtres, les Égyptiens. En gravure et pierre dure ils ne firent jamais rien qui approchât des œuvres grecques. Enfin, en sculpture, ils furent inférieurs aux Ninivites eux-mêmes... Le goût élevé des Égyptiens et des Grecs ne fut certainement jamais compris par ces peuples barbares ». Il est vrai que de Morgan, qui se disait être à la recherche de « l'homme quaternaire, néolithique », ne se cachait pas de son désintérêt profond pour les 'basses époques'. Mais il reprenait surtout à son compte, dans l'air du temps, un point de vue esthétique qui avait été déjà exprimé par Loftus sur le site de Suse, cinquante ans plus tôt. Contre l'opinion de Flandin, Loftus jugeait que Darius « était incapable de transplanter, ni même d'apprécier, la pureté et les sentiments artistiques des peuples vaincus ». On pourrait également citer le jugement de Voltaire sur la « lourdeur » des sculptures persépolitaines, et rappeler l'appréciation lapidaire sur la même Persépolis qu'offrit Darmesteter en 1885, dans la logique de ses réflexions sur le despotisme : « Caprice d'un dilettante tout-puissant » ! Déjà en 1772, Cornelius de Pauw ne voyait-il pas dans Persépolis le témoignage de « la magnificence barbare des despotes asiatiques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu » ? Beaucoup plus près de nous, en 1946, alors même que les fouilles américaines étaient menées depuis quinze ans à Persépolis, Henri Frankfort et plus encore Gisela Richter soutinrent la thèse d'une influence grecque décisive sur l'art royal perse. Dans un livre consacré en 1949 à l'art grec archaïque, la seconde réduisait même l'art achéménide à l'état de « province périphérique de l'art grec ». En conséquence, déjà relégué dans l'ombre étouffante de l'« Orient millénaire » et derrière le prestige obsédant de l'« Égypte immortelle », l'art achéménide se voyait écrasé plus encore désormais par l'antériorité magistrale de la « Grèce éternelle ».

Au moment où le Major Rawlinson manquait de se rompre les os sur la falaise de Behistoun, très loin, en Prusse, une autre révolution historiographique se préparait. Elle va s'élaborer dans le sillage de l'œuvre de Johann Gustav Droysen, qui mène une carrière d'historien à la fois en histoire de l'Antiquité, et en histoire de la Prusse moderne et

contemporaine, dont il fut en même temps un acteur. Son activité s'exerce dans le premier domaine singulièrement au cours de la période 1827-1847. Il fait paraître en 1833 la première édition de son *Alexandre le Grand*, qui, révisée, fut incluse en 1836 et 1843 dans une *Histoire de l'Hellénisme*, elle-même rééditée en 1877-1878. Sous le terme *Hellenismus* – cette « époque moderne de l'Antiquité », écrivait-il – il entend le nouveau monde créé par la conquête d'Alexandre et surtout par le processus culturel qui, selon lui, a permis une fusion entre l'Orient et l'Occident. À l'évidence très marqué par l'enseignement de Hegel et les développements que celui-ci consacra à l'empire perse dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Droysen jugeait que l'histoire perse marquait la fin et la culmination du 'monde oriental'. Organisé autour d'un roi qualifié, sans surprise, de 'despote asiatique', l'empire achéménide était une proie *nécessaire* promise à Alexandre et à l'*Aufklärung* hellénique. Attentif à l'évolution du capitalisme de son époque, à défaut d'être vraiment féru d'économie, Droysen consacrait également quelques pages à l'ampleur des 'succès économiques' d'Alexandre, qui vinrent « réveiller les populations de l'Asie de leur torpeur », et Droysen d'énumérer ces réalisations : essor des échanges, fondations de villes le long des voies de commerce rendues sûres, développement de la marine marchande, et plus encore monétarisation des trésors perses, ces « richesses improductives », dont Alexandre se saisit, « pour les rendre aux relations commerciales des peuples auxquels elles avaient été soustraites depuis si longtemps... Le travail et le commerce [les] répandirent, par une circulation de plus en plus rapide, à travers les membres longtemps ligaturés et flétris de l'empire... On voit comment, par ce moyen, la vie économique des peuples, dont la domination perse avait sucé les forces comme un vampire, dut se relever et prospérer ». La formule évoque irrésistiblement les idées et les images conçues par Bernier, Chardin ou Montesquieu sur l'*économie despotique*, censée concentrer dans le sérail toutes les richesses des pays soumis au 'despote', et bloquer ainsi toute circulation des biens et des marchandises, au contraire de l'économie marchande, dont l'Alexandre de Droysen et de ses épigones est présenté comme le promoteur dans son combat contre la « stagnation asiatique ».

La thèse eut un immense succès. C'est sur ce premier socle que se créa une vulgate qui, à partir de 1850 environ, fut diffusée par les manuels d'enseignement et les ouvrages de vulgarisation. Sous une forme scolaire, la thématique d'inspiration droysénienne est mise en place dans l'*Abrégé d'Histoire grecque* de Victor Duruy dès 1858 : association des vaincus au vainqueur, développement du commerce, des routes et des ports, développement de l'économie monétaire, fondations de villes, diffusion de la civilisation grecque, naissance d'une civilisation nouvelle. En outre, il est tout à fait clair qu'à partir des années 1890 environ, – contre les idées politiques professées par Droysen lui-même – tous ces thèmes sont systématiquement instrumentalisés pour intégrer Alexandre dans l'idéologie coloniale en voie de constitution, comme l'est, de manière plus insistante encore en France, l'histoire de la conquête romaine. Pour reprendre la déclaration faite en 1914 par un certain Commandant Reynaud à propos du système du protectorat, la France doit chercher chez Alexandre des « leçons de colonisation ». L'homologie déclarée entre conquête d'Alexandre et conquête coloniale explique que la première soit vue par beaucoup à travers la lunette du colonisateur. En fonction du postulat typiquement colonial, selon lequel la conquête macédonienne avait bouleversé pays et sociétés de fond en comble, on négligea régulièrement de prendre en compte, dans toute sa complexité, la situation du Proche-Orient sous le règne de Darius III.

Liée à la tendance, traditionnellement marquée, à réduire la conquête macédonienne à l'aventure personnelle d'un homme hors du commun, qui, marchant sur les traces réifiées d'Achille et d'Agamemnon, n'aurait eu d'autres adversaires à sa mesure que ses propres pulsions et ses propres fantasmes, la vision coloniale, si durablement enracinée, a eu des répercussions dévastatrices sur les recherches achéménides. Inscrit lui-même dans la longue

durée de l'orientalisme idéologique, l'Alexandre colonial venait renforcer l'image d'un empire perse décadent, voué au despotisme et à la stagnation, – le fameux ‘colosse aux pieds d'argile’ –, ‘prêt à être colonisé’ par un conquérant qui serait accueilli en libérateur par des populations avides de liberté et gémissant sous le poids des tributs royaux, un empire donc finalement peu susceptible de justifier des recherches historiques approfondies, certainement pas en tout cas de la part des spécialistes d'histoire grecque qui, dans les pas d'Alexandre et de ses armées, avaient purement et simplement annexé l'histoire d'un Proche-Orient d'un coup transformé en province hellénique. Situation d'autant plus désastreuse que cette même histoire avait été déjà laissée en friche partielle par nombre d'assyriologues et d'égyptologues depuis le passage des armées de Cyrus et de Cambyse.

Hellénistes et orientalistes se retrouvaient pour considérer que la Perse du dernier Darius était frappée, déjà depuis Xerxès, d'une dégénérescence en phase terminale, que l'on attribuait généralement à la maladie fatale du ‘despotisme asiatique’, mais que d'aucuns aimaient attribuer plus spécifiquement à l'influence vénéneuse d'une Babylone perdue de vices, cette « hétaïre avide de jeunesse », comme ne craint pas de l'écrire Franz Altheim, en 1951, dans une page d'anthologie sur la ‘décadence perse’. Ils se retrouvaient aussi pour opposer ce monde oriental agonisant, qui à la puissance créatrice d'Athènes, qui à la vigueur juvénile du peuple macédonien, qui aux temps heureux de Cyrus l'Ancien où les Perses étaient pauvres, ‘donc’ pleins d'allant et d'enthousiasme conquérants, qui enfin à l'‘Orient’, mais l'‘Orient’ glorieux, bien loin de 539, date emblématique de ce qu'il était convenu d'appeler, avec Gaston Maspéro, « la fin du vieux monde oriental ». Agencées et articulées autour du postulat aussi simpliste qu'intangible de la succession cyclique *nécessaire* des apogées et des décadences, – régulièrement identifiés aux âges de la vie –, toutes ces représentations donnaient sens au droit et au revers iconiques d'un Alexandre adolescent, régénérateur d'un Orient sénescant, débile et épuisé. Qui plus est, pour rendre compte des influences culturelles grecques repérables au Proche-Orient avant Alexandre, on introduisit l'appellation à la fois réductrice et téléologique de ‘pré-hellénistique’ : la métonomasié arrachait à l'histoire achéménide son nom et tendait à nier son existence, sous le masque d'une périodisation définie, à l'amont, par les victoires grecques de Marathon et de Salamine, à l'aval, par l'incendie de Persépolis à l'initiative d'Alexandre. La phase achéménide se retrouvait ainsi écrasée entre les puissantes mâchoires des tenailles gréco-orientales !

En 1948, paraît à Chicago, sous forme posthume, le livre d'Albert TenEyck Olmstead, *History of the Persian Empire*. Un siècle après la publication de l'inscription de Behistoun, quatre-vingts ans après l'ouvrage de George Rawlinson, Olmstead a conçu la première synthèse historique qui prenne en compte l'ensemble des documents alors connus et qui les intègre dans un projet global. Si l'auteur présente son livre comme le successeur direct de celui de George Rawlinson, c'est surtout manière de marquer la distance, et de souligner la nouveauté de sa propre démarche. Effectivement, de l'un à l'autre, le progrès est saisissant. On sait combien il est difficile, et pas seulement dans les sciences humaines, de comprendre pourquoi, à un moment donné de la chaîne érudite et savante, un saut qualitatif se produit. Pour expliquer le retard constaté depuis Rawlinson, Olmstead lui-même mettait en avant le désintérêt persistant des spécialistes du Proche-Orient ancien pour l'histoire des périodes dites tardives. Je ne suis pas sûr que ce désintérêt avéré, ni la difficulté indéniable à traiter une documentation foisonnante et polyglotte, permettent, à eux seuls, de mesurer ni d'expliquer un phénomène aussi durable et aussi profond. Il me semble plutôt que ces raisons, réelles, restent en dernière instance subordonnées à des blocages structurels, qui résultent eux-mêmes d'images, de représentations et de préjugés, dont j'ai tenté de situer la genèse et l'action dans leur contexte historique et politique. Mais, on le sait, bien d'autres éléments interviennent, y compris, bien sûr, la personnalité de l'auteur et le contexte de ses recherches. Olmstead était

formé à la recherche historique et à ses méthodes, aussi bien dans les études classiques que dans le domaine proche-oriental, et il était porté par une véritable ambition d'historien, soucieux de vision synthétique et partisan déclaré du décloisonnement des savoirs. En outre, il enseigna à Chicago à partir de 1929, il fut donc tenu informé presque au jour le jour des résultats des fouilles et restaurations menées à Persépolis depuis 1931 par l'*Oriental Institute*, dont Erich F. Schmidt présente les premiers résultats dans un livre daté de 1939. Au demeurant, Olmstead lui-même explique et montre clairement combien il a bénéficié de son immersion dans un tel milieu.

La dernière phrase du livre porte fièrement : « Grâce aux efforts joints de l'archéologue, du philologue et de l'historien, la Perse achéménide s'est relevée d'entre les morts ». Au-delà de l'emphase du propos, le succès de l'entreprise était réel, mais inachevé : le Lazare perse avait encore besoin de soins intensifs ! Chez Olmstead lui-même, la lecture des sources était trop souvent conduite sans recul, et la vision d'ensemble restait fortement marquée d'« imaginaire orientaliste », et imprégnée par la théorie de la stagnation économique liée à la thésaurisation royale et à la surexploitation impériale, – si bien que le schéma issu de la double lignée Droysen-Rawlinson allait continuer de jouir d'un attrait apparemment inaltérable.

C'est de la fin des années 1960 et des débuts des années 1970 que l'on peut dater les prémices d'une étape nouvelle. Les changements qui se sont produits alors dans plusieurs pays européens et aux États-Unis, indépendamment les uns des autres (du moins jusqu'en 1983, date de la réunion du premier *Achaemenid History Workshop* réellement international), ces changements relèvent d'une évolution générale qui ne se réduit pas au cas, si intéressant soit-il, de l'histoire achéménide. Tout d'abord, une attitude nouvelle vis-à-vis de pays anciennement dominés par les puissances européennes, et donc une attention particulière portée à l'identité historique des pays et civilisations soumis à une colonisation culturelle, y compris évidemment par le biais d'une historiographie amnésique et mutilante. À ce titre, amorcée sous forme de traces malhabiles dans les dernières pages d'Olmstead, puis menée avec une vigueur et une rigueur accrues à partir des années 1970, l'entreprise de décolonisation de l'histoire de la conquête d'Alexandre a incontestablement ouvert la voie à un renouvellement des perspectives sur l'histoire achéménide, sous forme de l'émergence graduellement légitimée d'un champ de recherches pleinement autonome, enfin libéré de l'image réductrice d'un Orient moribond, régénéré par le premier conquérant venu d'Europe le sortir de sa 'torpeur', pour reprendre le mot de Droysen. Bien que les habitudes de pensée fussent (et restent) ancrées dans la longue durée, on commença peu à peu à admettre, par exemple, que la vigueur des échanges commerciaux ne présupposait pas *nécessairement* l'usage de la monnaie frappée, et que l'utilisation régulière et durable de l'argent pesé ne faisait pas *nécessairement* de la Babylonie un pays à la fois « sous-développé » et rétif au « progrès ». De même, historiens de l'art et archéologues ne cédèrent plus, ou cédèrent moins, à la tentation d'attribuer systématiquement toute image élégante à la main d'un artiste grec, ou toute technique innovante à l'esprit d'entreprise des Hellènes. En d'autres termes, tout en incluant dans l'analyse génétique et structurelle les influences exogènes, – mais, dans un empire-monde multiculturel, où passe la frontière entre l'endogène et l'exogène ? – on convint d'étudier sociétés et cultures du Proche-Orient achéménide pour elles-mêmes, sans préjugés d'aucune sorte, y compris en élaborant grilles de lecture et instruments d'analyse appropriés : qu'il suffise de songer, par exemple, à la véritable révolution que connut la réflexion sur la genèse et le sens de l'art royal achéménide, au cours des années 1970, aux États-Unis. En conséquence, mais non sans avoir à surmonter de durables résistances convergentes (dont toutes n'ont pas disparu), l'histoire achéménide allait cesser progressivement d'être rangée dans « les confins orientaux du monde grec », ou dans « les

mondes périphériques » d'une certaine vision assyriologique, ou encore dans un informe conglomérat « pré-hellénistique ». Elle existe aujourd'hui pour elle-même, et votre décision, mes chers Collègues, lui confère désormais une visibilité aussi éminente qu'enviable.

Dans cette même période, il faut également souligner, de la part des historiens de l'Antiquité en général, une volonté, tardivement affirmée mais exprimée désormais sans détour, de sortir du modèle antiquaire (sans renier l'érudition), d'entreprendre sans complexe des recherches d'histoire sociale, économique et culturelle (sans désertier le champ de l'histoire politique, au vrai et plein sens du terme), d'adopter (sans méconnaître la philologie) des méthodes d'analyse textuelle et iconographique mises en œuvre dans d'autres secteurs des sciences humaines, enfin (sans oublier de les confronter aux sources écrites, là du moins où il en existe), de donner toute leur place et tout leur sens aux résultats des fouilles et prospections archéologiques, y compris en participant directement à la définition de la stratégie et aux travaux sur le terrain. Il n'est pas vraiment surprenant non plus que l'initiative soit venue majoritairement d'historiens hellénistes, désormais mieux armés pour se livrer à une relecture critique des textes narratifs grecs et latins, soucieux de renouveler leur vision des rapports gréco-perses et de la conquête d'Alexandre, et convaincus de la nécessité absolue de nouer des collaborations de plus en plus étroites avec les chercheurs travaillant dans les divers champs de ce qu'il est convenu d'appeler l'orientalisme. Car, évidemment – j'y insiste – aucune transformation durable n'aurait été envisageable si, de plus en plus nombreux, assyriologues et égyptologues n'avaient eux-mêmes effacé la malédiction qui longtemps pesa sur l'histoire de la Babylonie et de l'Égypte déchues de leur indépendance. Aujourd'hui, la tendance est si complètement renversée que la Babylonie et l'Égypte sont, des pays anciennement soumis au Grand Roi, parmi les mieux pourvus en documentations nouvelles et en analyses novatrices – quand bien même il reste beaucoup à faire.

Enfin, ces transformations se sont opérées, alors même que de nouvelles découvertes documentaires étaient annoncées et publiées. Dans le long terme qui reste aujourd'hui largement ouvert sur l'avenir, l'un des grands moments – le plus important, de mon point de vue – fut en 1948, puis en 1969 et 1978 (c'était hier !), la publication partielle (et qui, hélas, le reste !) des milliers et milliers de tablettes élamites mises au jour par la mission américaine de Persépolis en 1933-34 et 1936-38 – publication que nous devons aux efforts et au génie de deux immenses savants de l'*Oriental Institute*, Georges C. Cameron et Richard T. Hallock. Datés majoritairement des règnes de Darius et de Xerxès, consacrés, pour l'un des lots, à l'enregistrement des rations versées aux ouvriers des chantiers de Persépolis, et, pour l'autre, à la comptabilité des prélèvements, magasinages et distributions de produits relevant de l'administration royale et au contrôle de leur circulation, ces documents ont, en quelque sorte, révélé d'un coup qu'en ce domaine *aussi*, l'empire achéménide entretenait des liens génétiques étroits avec les royaumes syro-mésopotamiens des deux millénaires passés. Le royaume perse échappait au mirage du féodalisme ou, comme le disait Robert Boutruche à propos des royaumes hellénistiques, à la recherche désespérée de « l'oiseau magique ». Avec les tablettes de Persépolis, l'histoire achéménide entrait de plain pied, si je puis dire, dans la modernité.

*

**

L'intitulé de la chaire, qui associe le monde achéménide et l'empire d'Alexandre, rend compte d'une coalescence apparemment étrange entre la *longue durée* et l'*événement*, entre un empire dont l'histoire s'étend sur plus de deux siècles, et un conquérant qui, venu le supplanter, traverse en quelques années les espaces des Balkans à l'Indus et qui ne règne seul que durant un cycle de sept ans à partir de la mort de son adversaire. C'est que l'association

entre monde achéménide et empire d'Alexandre au sein d'une périodisation large, de Nabonide à Séleukos, est une nécessité impérative du renouvellement des méthodes et des objectifs. Le constat que je fais d'entrée – j'en exposerai dans mon cours les tenants et les aboutissants –, est qu'actuellement les recherches sur l'histoire d'Alexandre traversent une crise, mais que, dans le même temps, elles peuvent s'ordonner en fonction des nouvelles perspectives ouvertes par le développement des recherches achéménides. Autant, en effet, pour des raisons que je viens de présenter, l'historiographie coloniale d'Alexandre a longtemps constitué un obstacle majeur aux recherches achéménides, autant les progrès déjà réalisés sur l'empire des Grands Rois et leurs développements prévisibles permettent désormais d'envisager sereinement une re-formulation des questions relatives à l'histoire d'Alexandre et, au-delà, à l'histoire de la période d'une vingtaine d'années qui voit le démembrement de l'empire légué conjointement par le vaincu et son vainqueur, par Darius et par Alexandre.

L'idée même que des liens génétiques existent entre temps achéménides et temps hellénistiques n'est évidemment pas chose nouvelle. Dans son livre fameux publié en 1823, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, Letronne tente de résoudre un problème qui, écrit-il, « a beaucoup embarrassé les critiques », à savoir pourquoi, dans telle inscription, le stratège de la Thébaidé et l'épistolographe reçoivent le titre de *syggénès*, 'parent'. Renvoyant à Brisson, il propose de considérer qu'il s'agit d'un titre aulique qu'Alexandre et ses successeurs ont emprunté aux usages achéménides. On peut discuter la conclusion, mais ce qui nous intéresse ici, c'est que, même sans élargir la perspective – tel n'était pas son propos –, Letronne, dans sa pratique d'historien, considérait comme avéré, ou du moins comme évident, que l'histoire achéménide et l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs partageaient un fonds documentaire commun. En effet, sous condition de faire le départ entre continuités achéménides, innovations macédoniennes et rencontres achéménido-macédoniennes, l'historien d'aujourd'hui peut trouver dans l'historiographie des débuts de l'époque hellénistique une image en creux de l'empire achéménide, du moins sous forme kaléidoscopique. Bien qu'ils focalisent à l'excès sur sa personne, les auteurs anciens qui suivent Alexandre pas à pas sont parfois amenés à dire quelques mots de l'adversaire, qu'il s'agisse du Grand Roi lui-même, de sa cour, de ses lieutenants, de son armée, mais aussi de son empire, villes, territoires, organisation administrative. En raison de l'orientation militaire des chroniques – ce sont des récits de guerres et de conquêtes – les territoires et les populations sont vu à travers le prisme réducteur des impératifs logistiques de généraux macédoniens souvent mal informés du pays : l'accès à l'eau, l'alimentation, le fourrage, le logement des troupes, la traversée des fleuves et des canaux, *etc.* Ce qui nous vaut, par exemple, des renseignements sur l'habitat villageois en cas de réquisitions de logements, sur les ressources d'une cité ou d'un camp lorsque des textes transmettent, même partiellement, l'inventaire du butin, ou encore sur le système iranien des canaux souterrains, les *qanats*, lorsque le roi parthe Arsakès entend interdire à Antiochos III et à son armée de se ravitailler en eau lors de la traversée de la Parthie. Et l'on pourrait aisément multiplier les exemples.

Venant de Babylonie, d'Égypte ou d'Asie Mineure, documents archéologiques, épigraphiques et iconographiques rendent compte également, à la fois, des continuités, pesanteurs et rémanences achéménides, et des évolutions induites par la conquête d'Alexandre. C'est ainsi que textes et images relevés à l'intérieur du tombeau de Pétosiris illustrent les continuités, transitions et ruptures dans les représentations contradictoires que des notables égyptiens, doutant d'eux-mêmes et inquiets de l'avenir, ont élaborées et transmises sur le passage entre domination perse, conquête d'Alexandre et débuts de l'époque ptolémaïque. C'est dans un document hiéroglyphique daté du jeune roi Alexandre fils

d’Alexandre, que l’on trouve des références informatives sur la deuxième domination perse, mais aussi sur la vision égyptienne d’Alexandrie, et plus généralement sur la transition hellénistique qui se fait dans une continuité pharaonique voulue et assumée par le satrape Ptolémée, bientôt fondateur de la dynastie lagide. C’est grâce à des tablettes astronomiques babyloniennes que l’on a pu préciser les conditions politiques de l’entrée d’Alexandre à Babylone, et apprécier, en synopse, les comptes-rendus respectifs qu’Arrien et Quinte-Curce avaient transmis de l’événement. D’autres tablettes babyloniennes ont récemment permis de vérifier ce qu’en 1932 Rostovtzeff avait postulé sans pouvoir le démontrer, à savoir que l’institution du *khréophylakion* (office de conservation des actes et des contrats) n’était pas une innovation hellénistique, mais qu’elle avait son précédent dans le ‘registre royal’ achéménide (*karamarru* ou *bīt miksu ša šarri*). C’est dans une tablette datée d’Antigone le Borgne (314 av. n.è.) qu’apparaît pour la première fois, sous sa transcription babylonienne, un terme d’origine iranienne (**azdākara*, héraut, messenger) dont on connaissait une transcription araméenne dans un document égyptien d’époque achéménide : de la découverte, on peut induire, à la suite d’un raisonnement de type régressif, que le titre existait aussi en Babylonie achéménide et que sa présence dans un document hellénistique prouve qu’il a perduré au-delà de la chute de la domination perse. Une fameuse inscription grecque de Sardes, datée d’Antigone le Borgne, offre l’inventaire d’un territoire ‘donné en don’ (*dôrea*), que l’on peut fructueusement rapprocher de documents d’époque achéménide en Babylonie et en Égypte, mais aussi intégrer dans l’analyse d’une institution que l’on connaît bien à l’époque hellénistique. Un dernier exemple : écrit dans le courant du dernier quart du IV^e siècle en Asie Mineure occidentale, l’opuscule pseudo-aristotélicien, *Les Économiques*, offre une analyse des quatre types d’économie (privée, civique, satrapique, royale) et de leurs rapports, analyse qui peut s’appliquer tout aussi bien à l’empire de Darius qu’au royaume d’Antigone le Borgne. Bref, recherches sur l’empire achéménide et recherches sur le monde d’Alexandre et de ses successeurs marchent nécessairement du même pas.

Cette exigence scientifique a déjà été perçue, plus ou moins distinctement, par des historiens du monde hellénistique. Il est juste, à ce point, d’évoquer la grande stature du premier d’entre eux, Michael Rostovtzeff, qui, dès son ouvrage sur le colonat romain publié en allemand en 1910, donna la première expression à cette problématique. La place et le rôle de l’époque achéménide dans la genèse du monde hellénistique, Rostovtzeff les a particulièrement mis en évidence dans un compte-rendu qu’il fit paraître dans une revue russe en 1912. Resté ignoré du plus grand nombre (dont je suis) jusqu’à sa traduction récente en italien (1994), le compte-rendu prend pour objet, et souvent pour cible, l’*Histoire des Séleucides* de Bouché-Leclercq paru la même année à Paris. Non content de stigmatiser avec vigueur le désintérêt de l’auteur pour les sources épigraphiques et papyrologiques et plus encore son ignorance abyssale de l’approche archéologique, Rostovtzeff souligne que l’histoire du monde hellénistique ne saurait être disjointe du contexte de l’histoire proche-orientale sur la longue durée. À ses yeux, il existe un préalable urgent qu’il formule dans les termes suivants : « Comprendre l’organisation fondamentale du grand empire perse et, plus important encore, parvenir à une intelligence de détail des spécificités des régimes de chacune des satrapies perses et, en particulier, des satrapies micrasiatiques et syriennes, y compris la Judée, des tribus arabes, des cités phéniciennes et des États-temples de Syrie septentrionale et des confins de l’Asie Mineure, également des anciens centres du pouvoir, l’Assyrie et la Babylonie ». Son analyse n’était pas limitée aux développements politiques et économiques, elle s’étendait au domaine des rapports inter-culturels. Ce que suggérait très explicitement Rostovtzeff, c’est que la *koinè* culturelle hellénistique (sur laquelle au demeurant on s’interroge beaucoup aujourd’hui), que cette *koinè* n’est pas née d’une terre vierge, elle s’est développée à partir d’un substrat et d’une dynamique que, sous bénéfice d’inventaire, l’on désignera comme une *koinè* culturelle achéménide en devenir. Au fond, ce que Rostovtzeff

disait à ses contemporains, et ce que nous continuons à entendre à près de quatre-vingt-dix ans de distance, c'est que le temps est révolu, ou devrait l'être, où l'on pensait pouvoir expliquer la conquête macédonienne sans avoir pris le soin de s'informer sur le fonctionnement de l'empire de Darius – contrairement (j'ajoute) à ce que n'avait pas manqué de faire Alexandre lui-même.

Ces préoccupations se retrouvent dans sa monumentale *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, qui paraît en anglais à Oxford en 1941. Mais le développement qu'il consacre à l'économie de l'empire perse, dans le chapitre introductif dévolu au IV^e siècle, révèle clairement la distorsion dramatique qui existe toujours, trente ans plus tard, entre l'ampleur intellectuelle du projet qui guide l'auteur et les limites du matériel documentaire qu'il mobilise pour l'illustrer d'une manière somme toute décevante. Comme le montre l'exemple du *khreophylakion* que j'évoquais il y a un instant, Rostovtzeff avait très lucidement indiqué la voie à suivre, mais il ne disposait pas alors des instruments qui lui auraient permis d'en faire une voie royale. Les développements spectaculaires de la documentation achéménide et de la réflexion historique rendent maintenant pleinement justice, du moins au plan global, à l'intuition de Rostovtzeff, et ils permettent d'envisager la réalisation du programme qu'il avait exposé sans en fixer les échéances.

La situation s'y prête d'autant mieux que le renouvellement actuel n'est pas limité à des séries documentaires spécifiquement datées de la période achéménide. C'est particulièrement évident dans le domaine archéologique : sur beaucoup de sites, la période perse est incluse dans un continuum qui peut aller de l'âge du Bronze à la période romaine et/ou à l'époque parthe, voire à l'époque byzantine. Du côté des sources textuelles, j'évoquerai simplement l'exemple du corpus de tablettes astronomiques babyloniennes, publié entre 1988 et 1996. Mis à part une tablette datée de l'époque néo-assyrienne, une autre de l'époque néo-babylonienne, l'arc chronologique des documents s'étend entre l'époque achéménide et l'époque parthe, soit sur quatre siècles, entre 464 et 61 av. n.è. Rédigées journalièrement par les spécialistes de l'« observation régulière » (pour reprendre la terminologie babylonienne), – ceux que les auteurs grecs appellent les Chaldéens –, elles portent mention non seulement des mouvements des planètes mis parfois en rapport avec un événement politique concomitant (par exemple la défaite de Darius III, ou la mort d'Alexandre le Grand), mais aussi mention de la hauteur des eaux de l'Euphrate, mention des conditions météorologiques, également un relevé des prix de cinq produits de première nécessité sur le marché de Babylone. Au-delà des difficultés spécifiques d'utilisation, cette documentation sérielle présente un intérêt exceptionnel pour l'historien désireux d'inscrire son analyse sur le très long terme – (qu'il traite de l'histoire du climat, de l'écriture cunéiforme ou de l'astronomie babylonienne) –, ou bien décidé à concentrer sa réflexion plus spécifiquement sur la transition entre la période achéménide et la période hellénistique.

En outre, à l'intérieur de l'espace-temps qui fut celui de Darius et celui d'Alexandre, l'histoire achéménide n'est pas la seule à avoir été touchée par une forme de révolution historiographique au cours des vingt-cinq ans qui viennent de s'écouler. Il en est ainsi également de l'histoire macédonienne. Empire achéménide et royaume macédonien – il faut le souligner – sont deux espaces que les représentations que l'on s'en faisait à partir d'Athènes rejetaient à la 'périphérie' du monde grec. Du reste, dans les sources polémiques grecques du IV^e siècle, le personnage et l'action de Philippe II sont souvent assimilés, explicitement ou implicitement, au portrait canonique du roi perse décadent et perdu de vices. Le croisement des histoires achéménide et macédonienne m'est d'autant plus familier qu'il y a trente-cinq ans j'ai commencé ma carrière d'historien en menant des recherches sur Alexandre et ses successeurs, également sur les institutions du royaume macédonien, mais à un moment où la documentation était presque réduite aux sources littéraires gréco-latines. Depuis lors, la

découverte des sépultures royales d'Aigai-Vergina et de bien d'autres tombes somptueuses n'a pas simplement permis de déclasser dans un musée historiographique l'opposition que, soucieux de réhabiliter les réalisations des Grands Rois, Olmstead avait voulu établir entre l'éclat alors retrouvé de Persépolis et la rusticité alors observable des capitales macédoniennes. Ces nécropoles et les documents épigraphiques publiés de manière ininterrompue ont permis et permettent aux spécialistes d'analyser sur des bases documentaires entièrement renouvelées les structures et l'évolution des institutions politiques et sociales du royaume macédonien, y compris d'en saisir la dynamique au moment où Alexandre succède à son père Philippe II. L'une de ces inscriptions a même récemment alimenté le débat, ancien mais vivant, sur les objectifs qu'Alexandre avait fixés à son entreprise. Dans un mouvement inversement symétrique aux discussions ouvertes à partir des documents babyloniens et égyptiens que j'ai évoqués il y a un moment, la fresque de la *Chasse au lion* de la tombe II de Vergina nourrit des interrogations sur les rapports existant entre traditions macédoniennes et emprunts achéménides, dans le même temps que les interprétations proposées contribuent au débat, vif et parfois âpre, sur la datation de ladite tombe : Philippe II ou Philippe III, avant ou après la conquête de l'empire de Darius ? Ce document et quelques autres nous renvoient ainsi à une autre question, fondamentale mais encore insuffisamment explorée : la mise en évidence des échanges qui se sont effectués entre la Macédoine et l'Asie Mineure sous domination achéménide et, partant, l'évaluation raisonnée des influences achéménides qui ont pu s'exercer sur la Macédoine *avant* même l'expédition d'Alexandre. Par là, on revient sous forme cyclique à une question dont l'enjeu n'est pas moindre, celle des connaissances qu'Alexandre pouvait avoir de l'empire achéménide en 334.

*

**

Bien que la chaire à laquelle j'ai l'honneur d'être appelé soit la première, dans la longue histoire du Collège de France, à se parer d'un intitulé qui fasse spécifiquement et conjointement référence aux Achéménides et à Alexandre, je n'ai pas le sentiment d'être ici le premier ni le seul à m'intéresser à ce champ de recherches. Évoquant le déchiffrement du cunéiforme, j'aurais pu mentionner les contributions à la discussion apportées par Eugène Burnouf et par Jules Oppert. En 1833, grâce à sa connaissance du sanscrit, le premier sut faire fructifier l'œuvre de Hyacinthe Anquetil-Duperron, et, trois ans plus tard (1836), au moment où Rawlinson commençait de travailler à Behistoun, insérer les résultats de sa propre recherche dans son fameux mémoire sur les inscriptions cunéiformes de Hamadan. Parlant de l'Égypte sous domination perse puis grecque et romaine, j'ai cité le nom de Jean-Antoine Letronne qui, d'abord titulaire de la chaire *Histoire et morale*, occupa la chaire d'*Archéologie orientale* où il avait succédé à Champollion. Par ailleurs, une longue lignée d'aramaisants, de Charles Clermont-Ganneau à André Dupont-Sommer, a consacré des efforts acharnés et souvent victorieux à l'étude des textes araméens d'Égypte. Si l'on reste en Égypte, comment ne pas souligner le bénéfice que les historiens de l'empire achéménide ont retiré et retirent encore des travaux à bien des égards décisifs de Georges Posener sur les inscriptions hiéroglyphiques d'époque perse, et le profit renouvelé que leur apportent les recherches novatrices impulsées par Jean Yoyotte sur ce que j'appellerais volontiers l'Égypte des transitions, saïte, perse et ptolémaïque, là où les peuples et cultures du bassin méditerranéen et du Proche-Orient se rencontrent, s'affrontent et s'appriivoisent ? Et si, à l'instar des bateaux ioniens cités dans le maintenant fameux papyrus araméen des douanes d'Égypte achéménide, dont j'ai si souvent discuté tant avec Jean Yoyotte qu'avec Javier Teixidor, si l'on vogue du Delta vers l'Asie Mineure, et si l'on aborde en Lycie, l'on parviendra aisément à Xanthos. C'est là qu'en 1973 fut découvert l'un des plus importants monuments épigraphiques

d'époque perse, l'inscription trilingue, lycienne, grecque et araméenne, qu'André Dupont-Sommer et Emmanuel Laroche, de concert avec Henri Metzger pour la version grecque, firent connaître au monde savant, et sur la version araméenne de laquelle Javier Teixidor communiqua naguère ses propres observations. Ce fut le même Emmanuel Laroche qui, à la suite d'un heureux hasard, ouvrit le chantier archéologique du site cilicien de Meydancikkale, là où furent découvertes des inscriptions araméennes d'époque achéménide (dont l'étude fut commencée par André Dupont-Sommer) ainsi qu'un relief de type persépolitain, le seul à avoir été mis au jour dans l'une quelconque des provinces de l'empire.

Parcourant en tous sens l'Asie Mineure, comment ne pas nous arrêter un moment sur l'œuvre immense de Louis Robert, dont, voici bien longtemps, j'ai eu l'honneur et le privilège partagés de suivre certains des cours qu'il donna au Collège de France ? Grand admirateur des travaux d'épigraphie grecque de Letronne, auquel il rendit un vibrant hommage dans sa leçon inaugurale, Louis Robert occupa de 1939 à 1974 la chaire d'*Épigraphie et antiquités grecques*. D'autres que moi sont infiniment plus qualifiés pour se situer dans la droite ligne de Louis Robert, mais je ne doute pas qu'ils permettront à l'historien que je suis d'isoler deux directions de recherches, dont l'une touche de près au champ achéménide. Conscient de l'importance des recherches anthroponymiques et onomastiques, Louis Robert s'ingénia, entre autres projets, à collecter et à analyser l'onomastique iranienne dans les sources épigraphiques grecques, y compris les sources tardives, et à reconstituer ainsi les zones de peuplement iranien en Asie Mineure occidentale et en Cappadoce, montrant aussi, par l'étude des théonymes, qu'il s'agissait, selon lui, d'une colonisation installée dans ces régions à l'époque de la domination des Grands Rois. Il publia nombre d'inscriptions mais aussi de monnaies qu'il considérait comme des témoignages encore vivants des populations et des croyances iraniennes. Au-delà des rectificatifs que l'on peut proposer aujourd'hui, c'est grâce à ses travaux que le petit corpus des inscriptions grecques *ad res persicas pertinentes* est devenu partie constitutive de la documentation utilisée par l'historien du monde achéménide, au même titre que les textes babyloniens ou les documents araméens d'Égypte, auxquels ils apportent leur spécificité, qu'il s'agisse de la colonisation iranienne dans les provinces, des sanctuaires dédiés aux divinités perses et iraniennes, des contacts interculturels irano-anatoliens, ou encore des modalités de l'insertion des Iraniens dans les cités d'Asie Mineure en contrecoup de la défaite des armées de Darius III.

Bien qu'il ne soit pas spécifique du champ de recherches que je représente, je ne voudrais pas passer sous silence un autre des apports majeurs des recherches et de l'enseignement de Louis Robert, je veux parler de l'attention extrême qu'il porta à l'étude des paysages et des milieux anthropisés, estimant qu'un savant ne devait pas rester enfermé dans son cabinet, refusant donc – selon son expression – de choisir entre « la terre et le papier », récusant en outre une archéologie vouée exclusivement à l'étude de l'organisation urbaine : « Une 'cité' antique – écrivait-il – doit toujours être considérée avec le territoire, champs et forêts, qui la nourrit et sur lequel vit une partie de sa population ; le territoire (χώρα) est inséparable de la 'cité' ». Il convient donc, – poursuivait-il – « de se poser comme première question sur un site antique ou devant une carte : où étaient leurs champs ? Que mangeaient-ils ? Que cultivaient-ils ? » Situés entre le territoire rural d'Aï-Khanoum de Bactriane et les rives du Golfe persique, entre le minuscule village égyptien d'Ayn Manāwīr et les capitales et territoires des satrapes et dynastes d'Asie Mineure, de nombreux chantiers ont démontré depuis lors, s'il en était besoin, que, dans la globalité qu'elle postule et qu'elle organise, cette approche – ou cette stratégie – est la seule qui puisse permettre à l'historien d'atteindre au plus profond des sociétés antiques.

Œuvrant lui aussi dans cette zone de contacts entre le monde grec et le monde proche-oriental, Georges Le Rider a beaucoup fait pour illustrer et pour développer l'histoire de la

Macédoine de Philippe II et l'histoire d'Alexandre et des royaumes hellénistiques, plus particulièrement de leurs structures et évolutions économiques et monétaires. Comme il l'indiquait dans sa leçon inaugurale, et comme il le démontre dans ses études les plus récentes et dans ses travaux en cours, il a accordé et il accorde un intérêt croissant à l'époque achéménide et aux rapports logiques que l'époque hellénistique entretient avec elle. Il sait combien je lui suis reconnaissant d'avoir plaidé avec conviction en faveur du développement de ce champ de recherches au sein du Collège de France.

Si, pour clore cette divagation ordonnée à la recherche de liens et de racines 'autochtones', je reviens au cœur de l'empire, c'est-à-dire à la Perse et à l'Iran, je pourrais citer tous ceux qui, tel James Darmesteter plusieurs fois évoqué, se sont voués ici à l'étude des langues et cultures iraniennes et/ou indo-iraniennes. Jean Kellens, que je remercie très chaleureusement d'avoir accepté de jouer pour moi ici le rôle bénéfique d'un *eisangeleus*, au double sens d'introducteur éloquent et de messenger fidèle, développe des recherches avestiques qui se greffent depuis longtemps sur des préoccupations achéménides, comme il l'a souvent expliqué. C'est dans un dialogue subtil et rigoureux entre les textes et concepts vieillissants et les inscriptions royales achéménides que se trouvent en particulier les solutions possibles à des problèmes culturels et religieux depuis si longtemps débattus sous la trompeuse appellation du 'zoroastrisme' des Achéménides.

On le voit, l'histoire de l'empire des Grands Rois et d'Alexandre *kosmokratôr* n'est pas ici domaine étranger, quelque périphérique qu'elle ait pu être considérée naguère en d'autres lieux. Si, au-delà des ruptures chronologiques, l'on réunissait tous ceux qui, au sein du Collège de France, ont creusé et creusent un de leurs sillons dans l'une des nombreuses parcelles du champ achéménide, y compris sur les confins où les territoires de la connaissance se mêlent et se confondent, l'on pourrait même constituer un formidable atelier historique, bruissant d'activités, d'idées et de projets.

Que l'on me comprenne bien ! Je n'entends pas suggérer, sous forme de retournement paradoxal et presque schizophrène, que, tout compte fait, l'histoire des Achéménides et l'histoire d'Alexandre furent et restent la préoccupation première de chacun de ceux qui ont travaillé et qui travaillent sous la bannière largement déployée de l'orientalisme scientifique. Plus simplement, – par son extension dans le temps et dans l'espace, – par le rassemblement sans précédent qu'il supposa et suscita de tant de langues et de cultures épanouies sur le long terme, – par son rôle de médiateur culturel entre le monde méditerranéen et les civilisations du Proche-Orient, et entre la Mésopotamie, les pays du Plateau iranien, la vallée de l'Indus et les steppes et oasis d'Asie Centrale, jusque vers la Sibérie, – par sa structure génétique même qui résulte d'un processus, même inachevé, d'intégration phagocytaire des royaumes, dynastes, peuples et cités qui lui préexistaient, – par sa position de relais entre les royaumes proche-orientaux de la première moitié du premier millénaire et les États hellénistiques et les royaumes de l'Iran arsacide et sassanide, le monde achéménide, et il en fut de même de l'empire légué par Alexandre, fut historiquement un lieu de rencontres, et l'histoire impériale est donc nécessairement aujourd'hui un carrefour, où travaillent côte à côte des spécialistes venus de tous les horizons : – épigraphistes et philologues versés aussi bien dans les écritures cunéiformes et langues babylonienne, vieux-perse et élamite que dans l'araméen, le phénicien, l'hébreu, l'égyptien hiéroglyphique, hiératique et démotique, le lycien, le carien, le lydien, le phrygien, le grec, et autres idiomes moins glorieux, – déchiffreurs de papyri, d'ostraka, de tablettes, de sceaux et de monnaies, – lecteurs assidus et scrutateurs sourcilleux des sources gréco-latines, des Sources bibliques et des hymnes avestiques, – numismates, iconographes, architectes, géographes, archéologues des villes et des champs...

Se déplaçant sans cesse à travers les territoires impériaux, par ‘la terre et le papier’, à l’affût des nouvelles découvertes et des nouvelles hypothèses, versé plus particulièrement dans certains des champs spécifiques de la connaissance, confronté avec enthousiasme au flot grandissant des publications documentaires, l’historien des empires est en dialogue permanent avec chacune des spécialités dont il fait son miel. S’agissant d’une phase de l’histoire du Moyen-Orient ancien marquée, plus encore que d’autres, par le contraste observable entre l’unité politique, même fragile, des empires, et la durable diversité linguistique, religieuse et culturelle de chacune de leurs composantes, mais caractérisée aussi par la densité des échanges et des fécondations interculturels, il n’est de progrès pertinent que dans les croisements des sources, des angles de vue et des méthodes, mis au service d’une stratégie et d’une réflexion fondées sur la confrontation de l’un et du multiple. L’historien qui travaille dans et sur un espace-temps ainsi défini doit, à la fois, susciter les analyses et promouvoir la synthèse, il voudrait être, à la fois, un passeur et un rassembleur.

Telle est, mes chers collègues, telle est, Mesdames et Messieurs, l’ambition que je fixe aux recherches que je mènerai et à l’enseignement que je dispenserai au sein de cette Maison.